

Elle est infirmière en 1944 en Allemagne.

Envoyée à l'accueil des prisonniers elle ne sait rien des camps, personne ne sait rien d'ailleurs. Elle a 22 ans. En rang, elles sont une dizaine sur sa ligne. Elle se tient debout et droite comme les autres. La chef d'équipe vient de leur expliquer que le premier convoi allait arriver. Les militaires sont des soviétiques. Ils conduisent les premiers camions. Lourds, verts et poussiéreux. Les premiers bruits de moteurs se font entendre dans le lointain.

Elles sont comme au garde à vous. Elles savent les gestes. Elles imaginent les premiers soldats. Les pleurs. Ce à quoi ressemble un homme affaibli et blessé, mais libéré.

Elles sont jeunes et courageuses.

Le premier camion stoppe sur la ligne. Les militaires font tomber le lourd hayon métallique pour faire apparaître les marches pieds. D'un signe de tête l'infirmière en chef ordonne à la jeune femme de monter sur l'arrière et de débâcher le camion. Elle s'exécute. Elle escalade la haute marche, défait la bâche. Dedans c'est la pénombre. Elle n'est pas encore complètement entrée dans ce qui paraît être une fosse. Elle ne comprend pas.

Pas de bruits, pas de gémissements, pas de sang. Elle tire un peu plus la bâche et accroche un des œilletons pour libérer ses mains. Des couvertures jonchent le sol du bahut. L'odeur est insoutenable. Elle commence à sentir que quelque chose ne va pas. Ce n'est pas la guerre sous ses yeux, c'est autre chose. Les couvertures bougent. Elle avance un pied à l'intérieur du camion, elle respire lentement. Elle tend une main tandis que l'autre s'agrippe à la bâche restée baissée sur le côté du camion. Elle tire doucement la couverture. Les corps sont nus, gris. Ils n'ont pas d'âge. Ce sont des hommes entassés, serrés les uns contre les autres comme des animaux. Ils n'ont pas de cheveux mais de la vermine galope sur leurs sourcils et sur le pourtour de leur bouche. Elle reste interdite. Il faut prendre une décision. Elle plonge ses yeux dans les premiers yeux qu'elle trouve mais il n'y a pas de regard auquel se raccrocher. Tout est vide. Aucun mot. Aucun son. Rien. Elle avance machinalement l'autre pied dans le fond du camion, recourbée, elle est happée par l'horreur. Ces cadavres ne sont pas morts. Ils sont vivants.

"Tu ne peux pas imaginer la terreur que c'est ma fille. Tu ne peux pas." Cinquante ans après, ses yeux sont pleins de larmes. "Tu ne peux pas imaginer la frayeur. J'étais terrorisée. Je ne comprenais pas ce que j'avais sous les yeux. Mon corps ne me répondait pas. Je ne pouvais pas crier. Je ne savais pas quoi faire. Alors je me suis baissée. J'ai pris la main du premier être que j'avais à mes pieds, j'ai enroulé son bras autour de mon cou. J'ai glissé mon bras derrière ce qui restait de son dos. Mon autre bras sous ce qui avait été un jour des jambes et j'ai soulevé ce qui avait été un jour un homme. Il était nu. Je l'ai porté sans rien dire. Je me suis tournée. Un militaire s'est hâté au bas du marche pied pour attraper mon fardeau. J'ai crié aux autres filles : Civière !

Et nous avons déchargé les corps de ces êtres vivants déshumanisés.

Personne ne criait. Nous portions les civières aux médecins. Pas un bruit, pas une larme. Nous n'étions pas préparées. Personne ne l'était.

Tu sais que je m'en veux encore aujourd'hui. Tu sais pourquoi ? Dans ce camion à ce moment là ce ne sont pas les nazis qui m'effraient. Non. Ce sont ces corps décharnés. Morts. Mais vivants. Je suis terrorisée par leurs yeux. Par leur couleur, par l'odeur. J'ai peur comme en enfer, comme s'ils allaient me sauter dessus et me dévorer. J'ai vu des monstres. J'ai respiré cette odeur dans ces camions et ça m'a hanté toute ma vie. Tu te rends compte ? Ils venaient de sortir d'une tombe et je n'avais pas peur de ceux qui les y avaient enfouis. J'avais peur de ces restes d'humains. Je m'en veux encore de ne pas avoir chuchoté de ne pas avoir pu les rassurer. Je me suis avancée j'étais glacée. Je ne voulais pas être là. Je ne voulais pas voir. Pourtant je l'ai fait. J'ai porté des hommes et des femmes sans âges.

Et j'ai décidé qu'il fallait qu'ils vivent. Coûte que coûte. Tu comprends ma fille ? Tu comprends pourquoi il faut se battre ? Certains hommes sont des loups pour d'autres. Certains sont bien pires. Des loups n'auraient pas fait ça. N'oublie jamais ce que je te raconte. Les Hommes sont capables d'accomplir de belles choses. Mais j'ai vu l'indicible.

Il faut toute sa vie se battre et dépasser ses peurs.

Si tu trouves que quelque chose est injuste, affreux tu dois te lever et le dire. Rien que le dire maintient en vie la conscience de soi. L'idée que ce n'est pas partagé par tous ne doit pas rester un concept. Si tu n'es pas d'accord, dis-le. Une voix, un mot, un murmure. C'est le début de la contestation. Tu comprends ma fille ? Tu dois toute ta vie te rappeler du camion et du petit bout de femme que j'étais. Il faut soulever des corps morts qui sont ceux de gens vivants pour admettre que tu peux de l'horreur faire renaître un bout de vie. Et t'accrocher à cette vie."

Ma grand-mère m'a enseigné ce qu'était le courage. Il ne faut pas tenir une posture de héros. Il faut juste tenir une idée fixement comme étant un objectif atteignable sans jamais la lâcher. Jamais.

Tu as le droit de vivre. C'est ce qu'il faut répéter à celui qui est en danger. Je vais faire tout ce que je peux pour que comme moi à cet instant, et celui d'après, tu vives.

Je n'ai pas vécu le camion. Mais j'ai croisé dans ma vie beaucoup d'hommes et de femmes qui comme ma grand-mère ont dû escalader la terreur pour aider la vie à survivre. Je leur suis reconnaissante de m'avoir raconté comment on apprend à porter ceux qui nous entourent et qui ne peuvent plus marcher. Je sais qu'au delà du dégoût insupportable que nous inspire la douleur nous pouvons nous redresser et porter la vie à bout de bras. Et au-delà du fait que nous le pouvons..... Nous le devons.

Il faut être attentif aux soubresauts de l'Humanité. Qui aurait pu imaginer en 1933 ce qui allait se dérouler six années plus tard dans cette Europe aujourd'hui pacifiée par une communauté ?

Je suis élue et siège dans une assemblée, celle de la région Occitanie où la seconde composante politique est l'extrême droite. Nous avons entendu dans cette assemblée des propos abjects et violents. Un membre de leur groupe a déclaré lors de la première assemblée plénière à Montpellier en pointant son doigt vers notre groupe « Vous êtes là à pleurer sur la photo d'un enfant mort le nez dans le sable. » Puis il s'est retourné vers son groupe et a lancé « Nous sommes les seuls à avoir le courage de dire que nous nous sommes évités un terroriste. » Sous les hourras et les ovations des élus du groupe d'extrême droite.

J'ai pensé à cet instant aux paroles de ma grand-mère que je viens de partager avec vous. Et me suis dit, qui peut se repaître de la mort d'un enfant ? Qui peut penser que le courage c'est piétiner la mort d'un enfant ? Peut-être que celui qui pense que se repaître de la mort d'un enfant est un acte de courage est capable de commettre le pire, puisque il le verbalise ?

J'ai choisi de me battre. Je suis une militante. Je ne dialogue pas avec ces gens là. C'est mon choix. Je combats leurs idées, leurs mots, leurs phrases, leurs gestes. Je pense au camion. Et ne peux pas dialoguer.

C'est pour cette raison, cher Monsieur Becker, que je crois pouvoir dire que votre démonstration s'adresse et s'applique à l'ensemble de ceux qui partagent l'humanité que vous dessinez, tous ceux dont vous êtes, ici, avides de bienveillance et architectes de la paix.

Tel n'est pas le souhait de chaque être humain.

Pour dialoguer et construire, il faut être deux, et il se peut que je sois confrontée et que vous soyez également confrontés à l'impossible échange.....

La région Occitanie œuvre chaque jour pour que le respect de l'égalité et de la fraternité soit possible aux quatre coins de son territoire, pour qu'il soit partagé au travers de ses politiques, je parle ici de transversalité. L'échange et les liens que nous tissons humblement sont ceux qui nous unissent à nos territoires et à ceux qui les peuplent. Et nous souhaitons protéger chaque être de la fureur de la haine, du rejet de l'obscurantisme. Et nous souhaitons que chaque citoyen protège ses pairs, comme le fait avec courage et abnégation notre Présidente Madame Carole Delga au travers de la politique de justice, d'égalité et d'accueil qu'elle met en œuvre avec son équipe et tous ceux qui l'accompagnent.

Je vous remercie.

Aude Lumeau-Preceptis
Conseillère régionale d'Occitanie Pyrénées-Méditerranée
L'Heure du Partage
Jeudi 11 avril 2019